

Saint-Laurent s'arrêta. L'empereur reprit avec vivacité :

—Autrement ? pourquoi ne continuez-vous pas ?

—Sire, je n'ose, répondit mon ami.

—Eh moi, monsieur, je veux tout savoir ! je veux voir jusqu'où a été poussée cette mascarade. Ne craignez pas de me déplaire ; parlez je vous l'accorde.

—Autrement, continua Arthur d'une voix émue, que votre empereur tremble de mourir encore plus malheureux que l'infortuné Charles XII :

—Diable s'écria Napoléon d'un ton moqueur, votre revenant ne me prédit pas un avenir couleur de roses. Est ce tout ?

—Oui, sire, tout.

—Eh bien ! répliqua-t-il en se frottant les mains, c'est ce que nous verrons. Quant à vous, monsieur, je vous défends de parler de cela à personne. Je saurai si vous êtes discret. Je ne veux pas non plus que vous retourniez au château de Neuwiedell. Je ne vous oublierai pas dans l'occasion.

De retour chez notre hôte, Saint-Laurent ne nous dit pas un mot de son entrevue avec l'empereur, et ce ne fut que bien longtemps après que les détails de cette entrevue me furent connus. Le mariage de Napoléon avec la fille de l'empereur d'Autriche au commencement de l'année suivante, donna lieu à de nombreuses promotions : Saint-Laurent passa en qualité de capitaine dans l'état-major. Dès lors nous nous perdîmes de vue. J'appris, par la suite, qu'à l'époque de la naissance du roi de Rome, il avait été décoré ; qu'au commencement de la campagne de Russie, Napoléon l'avait appelé auprès de sa personne comme officier d'ordonnance ; et, qu'en ouvrant celle de 1813, il l'avait nommé colonel, officier de la Légion-d'Honneur, et enfin, après Leipsick, général de brigade, baron....

—Un moment ! dis-je ici à mon ancien camarade en l'interrompant : Je sais qu'on avançait vite en ce temps-là ; mais dans tout ce que vous venez de me raconter, il me semble que rien n'a encore eu le moindre rapport avec les prédictions du magicien de Tivoli.

—Un peu de patience, m'y voici ! Dans le court intervalle de la campagne de Mo-kou à celle de la Saxe, Saint-Laurent obtint un congé d'un mois pour venir à Paris épouser Mlle Estaline, que Napoléon dota après avoir signé au contrat. Pendant ce temps mon régiment avait été dirigé sur l'Espagne et incorporé dans une des divisions du général Suchet. J'étais au siège de Tarragone. Suchet trouva son bâton de maréchal sur les remparts de la place, et moi je perdis ma jambe dans la tranchée. Je fus amputé, décoré et déformé.

Je revins en Bretagne, dans ma famille, que je n'avais pas vue depuis mon entrée au Lycée Impérial, et pendant longtemps je n'entendis plus parler de Saint-Laurent.

Napoléon était revenu de l'île d'Elbe. J'accourus à Paris dans l'espoir d'obtenir un emploi que j'avais longtemps sollicité et qui avait été donné au commencement de la restauration à un vicomte ; cet emploi était devenu vacant par l'abandon volontaire qu'en avait fait le titulaire, qui n'était autre que le vieil émigré de l'armée de Condé, mon très honoré correspondant à l'époque où j'étais à l'école militaire de Saint-Cyr.

Un matin, ayant mis mon placet dans la poche de mon ancien uniforme, je m'acheminai lentement sur ma jambe vers l'hôtel du ministre de l'intérieur, lorsque je fus accosté dans la rue du Bac par un homme que j'avais connu en Espagne. Nous nous étions perdus de vue depuis ma sortie du service. Il m'apprit qu'il était entré dans la maison civile de l'empereur. Je lui fis part de mes espérances.

—Avez-vous quelques bonnes recommandations ? me dit-il.

—Je n'en ai d'autre que mes services, mes blessures et mon dévouement bien connu à l'empereur. N'est ce pas assez ?

—Non. Votre demande dormira trop longtemps, comme beaucoup d'autres, dans les cartons. Voici un meilleur moyen : ce soir il y a spectacle au palais ; j'ai justement un billet d'entrée dont je puis disposer. Venez. Il est impossible que dans le nombre des officiers-généraux avec lesquels vous vous trouverez, vous ne rencontriez pas un ancien frère d'armes. Donnez-lui votre pétition. S'il veut la remettre lui-même à l'empereur, je réponds du succès. Depuis son retour, S. M. n'a encore rien refusé. Quant à vous, ajouta mon nouveau protecteur en jetant sur ma jambe un oeil de compassion, vous réussirez, je vous le certifie.

—Ah ! si mon ami Saint-Laurent n'était pas mort ! m'écriai-je.

—Qu'est-ce que ce Saint-Laurent ? N'était-ce pas un ancien officier d'ordonnance de l'empereur ?

—Oui !

—Celui-là a eu du crédit, c'est vrai, mais d'autres lui ont succédé qui n'en ont pas moins que lui. Venez ce soir.

—Dans quel costume ?

—Parbleu ! comme vous voilà. En uniforme avec votre décoration et vos béquilles. C'est une tenue qui sera enviée par plus d'un de vos voisins.

Le soir, la petite salle de spectacle des Tuileries offrait à mes yeux un tableau d'une variété et d'une richesse incomparable. L'impéra-